

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL.

Rue du Porton n. 237.

UNION ET PATRIE

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 piastres par mois.

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et le dimanche de fête excepté. On s'inscrit au bureau du PATRIOTE, où on reçoit les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés franco

ALMANACH FRANÇAIS

Jedi 4 — Débarquement de Willeberg, par le général Lajeppe contre les Prussiens-Russes (1813). Occupation du Cap Horn, par le général Duguinier, contre les Espagnols (1794)

LE BUREAU ET L'IMPRIMERIE du Patriote Français sont transportés, à dater du 1er mai, RUE DU PORTON, No, 237.

MONTEVIDEO.

3 mai 1843.

Des Résidents Étrangers.

L'entée de l'escadre de Brown dans le port de Montevideo, après les bruits qui avaient été accrédités parmi le public, nous donne une occasion de jeter un coup d'œil impartial sur la conduite du commodore anglais et des sujets de S. M. B. résidant dans cette capitale.

Nous profitons de cette circonstance avec d'autant plus de satisfaction que, en envisageant la position des Anglais dans la République Orientale, nous sommes naturellement amenés à présenter quelques considérations sommaires sur la conduite logique que doivent tenir ici les autres résidents étrangers.

Lorsque Brown se rendit maître de l'île des Rats, et que M. le commodore Purvis lui intima l'ordre de l'évacuer, et d'y tout rétablir dans l'ordre et place où lui avait été tenu par lui, on adopta généralement cette opinion, accréditée par le silence des personnages intéressés; que M. Purvis avait soutenu à la fois et les intérêts anglais et les intérêts de la

République Orientale; qu'enfin, opérant une quasi-intervention, il avait défendu à l'amiral argentin de pénétrer désormais dans un port qu'il prenait sous sa sauve-garde.

Aussi, lorsqu'en plein jour, en face de l'escadre anglaise impassible, Brown vint mouiller devant l'île des Rats et commença à la canonner, tout le monde s'attendait-il à voir M. Purvis se rappeler énergiquement le souvenir d'un engagement formel que chacun croyait conclu. Cependant, ce ne fut qu'après une heure de feux échangés entre les défenseurs de l'île et la flottille argentine, qu'un parlementaire anglais se présenta à bord de Brown et que celui-ci consentit à se retirer, ne sacrifiant pas toutefois l'exercice de sa volonté et de son droit, quand désir lui prendrait de rentrer dans la petite rade et de renouveler ses hostilités contre l'île.

La véritable raison de la modération de M. Purvis dans cette circonstance, c'est qu'il n'avait pas le 30 avril les mêmes motifs qu'il avait dans la dernière attaque de Brown pour agir vigoureusement; c'est que l'île des Rats ne renfermait plus de poudre anglaise. Il s'est rencontré deux occasions principales dans lesquelles le commodore de S. M. B. a traité Brown avec vigueur: — 1. Lorsque Brown s'est emparé des poudres anglaises de l'île des Rats; — 2. Lorsque Oribe a menacé collectivement les étrangers d'une proscription générale, dans laquelle les Anglais se trouvaient compris.

Pour obtenir d'Oribe la rétractation formelle de sa circulaire, en ce qui concerne les Anglais, M. Purvis la tenu Brown en chartre privée pendant deux jours, il a échangé avec don Manuel Oribe lui-même une correspondance très fermée, il lui a déclaré que, jusqu'au moment de sa rétractation, il regardait la flottille de Brown comme garantie.

— Si vous n'aviez pas été si pressé de m'interrompre, vous sauriez déjà que je n'ai, pour mon compte personnel, reçu aucune visite d'habitants de l'autre monde; mais j'ai connu, et beaucoup, une personne qui n'était pas dans le même cas: elle n'avait jamais pu oublier une apparition qui fit blanchir ses cheveux, et qu'elle avait prise et dû prendre pour l'effet d'une imagination exaltée, si la chose ne s'était passée devant une foule de témoins, si des événements d'une certaine gravité n'avaient été la suite de l'arrivée, au milieu des humains, d'un mort échappé de la tombe.

(Il est bon, avant d'aller plus loin, que le lecteur soit prévenu que cette conversation avait lieu, il y a une dizaine d'années, un soir de la fin du mois de décembre, devant un bon feu bien pétillant, dans un château situé non loin des bords de l'Elbe, entre un vieux comte hanovrien, propriétaire du manoir castel, et un baron Juvois, plus jeune, un peu esprit fort, qui quittait le Jutland et la Fionie, pays brumeux où les spectres ne sont pas chose fort rare, pour se rendre à Paris, où ils sont beaucoup moins communs. D'ailleurs, parmi nous, si un défunt se permettait de sortir de son cercueil sans l'autorisation du maire de son arrondissement, je pense que le préfet de police l'envairait aussitôt coucher en prison.)

— O, grâce, répliqua vivement le baron, racra-t-il sur

Lorsque Brown prit possession de l'île des Rats, voici les seuls motifs qui ont pu faire croire à la quasi-intervention de M. Purvis. Comme Brown, en s'emparant de l'île des Rats, a violé, gâté les propriétés anglaises M. Purvis a dû le menacer de son canon; il a pu lui dire: Je suis persuadé, ou du moins il me plaît d'être persuadé que vous êtes venu exclusivement dans l'intention de commettre des hostilités contre des possessions anglaises, par conséquent, j'ai le droit de vous déclarer que je vous interdix l'entrée du port, en tant que votre présence pourrait nuire aux intérêts anglais. Cette attitude politique a pu faire supposer que M. Purvis intervenait, en quelque sorte en faveur de la république orientale, et les intentions supposées, qui ont été les mobiles de sa conduite, lui ont donné du relief, et auprès des Anglais, et auprès des Orientaux.

Nous et beaucoup d'autres nous sommes persuadés, et nous regardons comme patent que M. Purvis est, dans sa politique et dans ses actes, exclusivement anglais.

Lui-même s'est fort bien qu'il ne lui est pas permis, et qu'il ne le sera jamais dans aucun cas d'intervenir seul; il sait fort bien que la position de M. Massieu de Clerval est identiquement la sienne, et qu'il lui faudra des instructions positives pour intervenir collectivement.

M. Massieu de Clerval a eu le mérite de déclarer qu'il ne devait attendre, pour le présent, aucune intervention de sa part. M. Purvis a voulu faire croire à une quasi-intervention, lorsqu'il n'agissait, selon la coutume britannique, dans l'intérêt exclusif des Anglais résidant dans la république orientale.

Pour nous donc la position de M. Purvis et de Clerval ne présente aucun contraste, aucune différence; seulement M. Purvis a voulu produire en sa propre faveur une nuance; mais

voilà votre histoire. Je raffole de l'horrible; j'aime de passion ce qui me fait frissonner. Je suis par cœur le Moine et le Confessionnal des Penitents noirs, ce qui ne m'empêche pas de les relire; d'ailleurs, l'heure, le lieu, le temps, tout me semble calculé tout exprès pour prêter l'oreille à une histoire où le surnaturel soit mis à forte dose. Je vous prie cependant de trouver des explications fort claires et fort terrestres aux événements qui ont terrifié votre ami, et qui vous paraissent encore un problème.

— Vous en jugerez; veuillez seulement ne pas m'interrompre. Ce que je vous raconte, puisque vous le voulez, date de loin; et il faut que je fasse appel à toutes les ressources de ma mémoire, pour me souvenir des divers détails d'une histoire sur laquelle j'ai consciencieusement gardé un profond silence. Mais, en devenant vieux, l'on devient causeur.

Le récit que vous entendrez jusqu'au bout, pour vous punir d'avoir voulu que je l'entreprene, je le tiens d'un de mes compatriotes, nommé Auenchild, il fut un des disciples les plus dévoués de Cagliostro; il se trouva à Paris lorsque ce charlatan célèbre était en possession d'attirer l'attention publique. A la cour, à la ville, au parlement, à l'académie, on ne parlait que de Cagliostro; les rumeurs les plus étranges, les plus absurdes, circulaient sur son compte; plus ces récits étaient incroyables

FABULISTON.

UN DISCIPLE DE CAGLIOSTRO.

— Mais que résulte-t-il de ce que vous venez de dire? C'est que vous croyez aux revenans.

— Vous allez trop loin, mon cher. Je ne me suis pas avancé à ce point, bien que je suis prêt à soutenir, envers et contre tous, une proposition qui ferait hausser les épaules à plus d'un des sages du jour: c'est que l'on peut fort bien, sans être un imbécile, admettre des visions surnaturelles; c'est qu'on peut avouer que l'on y ajoute foi, sans mériter d'être taxé de faiblesse, superstitieuse et de crédulité naïve. Chez tous les peuples, les traditions les plus anciennes abondent en récits d'apparitions, de révélations miraculeuses, et moi-même...

— Quoi! bien éveillé, sans fièvre et à jeun, vous avez vu, de vos propres yeux et un fantôme, ce qu'un appelle vu? En êtes-vous bien sûr? Cela me donnerait beaucoup à penser, mon cher comte, car je sais que vous êtes la franchise en personne.

Et pour le monde ne diriez Une chose que ne croiriez.

cette punice est si minime qu'elle est nulle.

Qu'est fait de leur côté les résidents anglais? Au lieu de suivre un mouvement auquel ils avaient donné le branle, au lieu de répondre aux menaces d'Oibe les armes à la main, ils se sont prudemment tenus à l'écart, en se contentant d'avoir leur commodore. — Ils sont trop peu nombreux, dira-t-on, pour que leur armement produise de l'effet. — Le nombre ne fait rien à la chose; ne fussent-ils que dix, leur armement était logique, et le principe reconnu, soutenu. — Ils ont, dit-on, fourni de l'argent pour l'emprunt de 150,000 patacas, enregistré d'immédiatement par le Nacional. Eh qu'importe? Je n'oppose même qu'eux seuls aient fourni les fonds de l'emprunt; ils peuvent mettre 150 hommes sous les armes; ils ont donc la présence de chaque d'eux à 1000 patacas; c'est un prix fait. Mais un emprunt n'est pas un don, et ces messieurs comptent bien rentrer dans leur propre tour?

Il résulterait au si de ce calcul que, les Français étant 3000 sous les armes, et que chaque Français vaut bien un Anglais, nous nous trouverions par ce fait à une mise de fonds de 30,000,000 de patacas. Mais nous, et nos corps restent sur le champ de bataille, rentrerons nous dans notre valeur.

Il est évident, pour nous, que ces messieurs enchantés de nous voir mettre en avant, ont compté sur nous pour agir, et sur eux pour reculer. Nous n'irons donc à la veille, suivant leur pensée, de voir joindre nos yeux, et à nos dévotions, l'éternelle fable de *Berrand et Raton*. Que ces messieurs se détrompent au un de nous ne sera exploité, et, si nous sommes loyaux, ils reviendront en comprenant notre appel.

Pour tous les étrangers résidant à Montevideo, la question est la même; les mêmes intérêts sont en litige; la même conduite doit être logiquement tenue. Les Italiens ont compris en partie que c'est là une vérité incontestable; seulement un nombre est en raison inverse de la gravité et de l'importance de leurs intérêts.

bles, plus l'on avait à y croire. On affirmait que, grâce à ses procédés de divination, au moyen de miroirs magiques; il avait pu prédire à gens bien haut placés des choses qu'il n'était pas même prudent de donner à entendre; il faisait apparaître, mais pour beaucoup d'argent, Cléopâtre, Jules César, Mahomet; en payant encore plus cher, vous pouviez converser avec Homère, Néron, Gengis-Khan ou Henri IV. On s'entretint huit grands jours de M. de Marmontel qui désira voir Bélisaire, et s'évanouit de peur sans avoir rien vu.

Jeune, bouillant, remuant, capable de tout comprendre et de tout exécuter, l'homme du Nord plut à l'homme du Midi; sous la direction de Cagliostro, Auenschild lui bientôt d'une force rare dans l'art de la magie noire, blanche si vous aimez mieux, dans l'art de faire des dopes, si vous le préférez. Il rendait aussi de fréquentes visites à Messmer et aux somnambules qui se faisaient alors concurrence, mais, qui avaient bien leur mérite. Cette malheureuse société de 1785 se sentait mourir et tomber; elle s'ennuyait; elle demandait avec un avidité et curieuse anxieuse quelque chose de neuf; à force de ne croire à rien, elle était devenue capable de croire à tout.

Au bout de sept ou huit mois d'une existence mal définie, notre Allemand quitta brusquement Paris. J'ai bien de croire que la police, avec laquelle il était en froid, lui fit dire qu'un voyage de santé, entrepris pour changer d'air, lui serait grand bien. Auenschild abandonna donc une bonne ville où tout d'autres charlatans devaient plus tard venir faire fortune. Il se rendit tout droit à Marseille. "Entraons, dit-il, en pleine Italie;" et huit jours après il débarquait à Palerme, à Palerme, cité de soleil et de fleurs, où la vie, sans orientale, qu'elle peut l'être dans notre triste Europe, éclate le soir, écluse le nuit, brillante, vive, passionnée, babillarde; les Siciliennes des Arabes baptisées et si je ne dirai rien de tout, et c'est déjà beaucoup en dire.

Il fallut peu de temps à notre héros pour se lier de la

nous espérons que la suite des événements démentira ce fait, qui, à l'heure présente, n'est que trop vrai.

Nous nous comptons que désormais la question va devenir sérieuse pour tous les étrangers; elle doit l'être: si elle ne l'est pas, nous n'aurons rien à nous reprocher.

Nous savons, avant de publier cet article, qu'il nous attirerait quelques récriminations. Nous n'avons pas reculé devant notre préavis; quand une chose est devenue bonne, il est nécessaire de la dire; si la précipitation de notre travail nous a empêché de la dire bien, l'intelligence de nos lecteurs suppléera à l'insuffisance de notre ouvrage. Nous avons exhorté notre union avec franchise, nous l'avons dit telle quelle, et nous la maintiendrons.

A. DELACOUR.

A M. le rédacteur en chef du Nacional. Monsieur,

Après les pourparlers amiables qui avaient eu lieu, je m'attendais que votre loyauté rectifierait ce matin le récit complètement inexact publié dans votre numéro du 29 avril. Vous n'en avez rien fait: je le ferai pour vous.

Vous dites que 7 volontaires de la liberté, après s'être rendus devant l'intimidation d'une force supérieure, ont été égorgés, etc, etc. Or, des 7 volontaires dont vous parlez, 3 ont été lâchés et tués après coup, 4 ont été tués sur le champ de bataille, et mutilés après leur mort. Si les corps de trois d'entre eux ne portaient point de traces de coups de feu, ce n'est point une raison pour qu'ils se fussent rendus; on peut, comme vous le savez fort bien, tuer un homme et l'égorger après l'avoir amené.

Je déclare et je maintiendrai toujours que votre récit est faux. Je n'accuse pas votre bonne foi; je m'étonne seulement que vous avez été aussi mal renseigné. Les *Volontaires de la liberté meurent et ne se rendent pas*; voilà leur devise. Elle est nécessaire en face d'un ennemi

l'agonie la plus intime avec le jeune marquis Gétano de Villa-Terme; c'était le second fils du prince de Villa-Terme, chef de l'une des plus anciennes familles de l'île et immensément riche. Le frère aîné de Gétano n'était plus depuis trois ans, et son père, livré au désespoir, s'était retiré dans une magnifique villa qu'il possédait au bord de la mer, à huit lieues de Paternò; il y vivait dans une solitude à peu près complète. Le marquis, personnage de beaucoup d'esprit, mais en outre, et ne sachant trop que faire, s'éprit de magie; Auenschild et lui devinrent inséparables.

Gétano étant le cadet, n'avait eu d'abord que deux partis à prendre; c'était l'épée ou entrer dans les ordres ecclésiastiques. Tous les biens de la famille devaient passer à son frère aîné, le duc Filippo de Villa-Terme; et celui-ci étant destiné à épouser la pupille de son père, la jeune Léonora del Paternò, demeurée orpheline à neuf ans, fille unique et propriétaire d'immenses domaines. Cette union réunissait en une seule main les énormes richesses des deux familles de Villa-Terme et Paternò, et, dès l'enfance, les deux futurs époux avaient été fiancés. On ne s'était nullement occupé de savoir s'ils se convenaient l'un à l'autre; mais, contre l'usage, il advint qu'ils s'aimèrent, et le choix qui avait été fait sans eux, ils le ratifièrent sincèrement.

Afin de laisser à Filippo le temps de grandir, on l'envoya voyager; il vit Paris, Londres et Vienne; il alla à la Haye et à Venise, à Pétersbourg et Madrid; il revint au bout de trois ans qui lui avaient paru trois siècles, et plus que jamais épris de Léonora.

On s'occupa aussitôt des préparatifs de la noce; les fêtes les plus brillantes devaient avoir lieu; on avait engagé des cuisiniers, fait venir des musiciens de tous côtés; les poètes de l'Italie entière accouraient à Paternò, afin de chanter, suivant l'usage du temps, les vertus et les traits de la jeune couple; un navire, venant de Livourne et entièrement chargé de canons, était entré dans le port. "Je veux, dit le prince de Villa-Terme à son intendant, j'entends que ces fêtes coûtent cher, très

qui tue ses prisonniers, et, bien plus, cette décision est dans leur caractère, dans leurs habitudes et dans leur nature.

J'ai l'honneur de vous saluer,

A. DELACOUR.

Montevideo, 9 mai 1843.

FRANCE.

(Suite).

Parmi les autres ministres, il y avait aussi quelques symboles de refroidissement et de houle. M. Martin (du Nord) a été vivement froissé de succès obtenu par M. Guizot-Guidain dans la question des sucres. C'est pour lui une affaire d'élection, et cela passe avant tout autre intérêt. Il a demandé à protester contre la suppression de la betterave par une retraite éclatante, et il s'était en même temps ménagé, comme abri, une première présidence dans une des grandes cours du royaume. M. Guizot n'a pas voulu accepter cet arrangement. Il sent qu'avec un ministère aussi fragile que le sien, le moindre changement de personne équivalant à une dissolution. Il a donc invoqué une considération plus haute, celle de la nécessité, et il a donné pour organe une bouche plus influente que la sienne. M. Martin (du Nord) ne pouvait résister, il s'est résigné en se contentant de tomber malade. Une autre défertion n'aurait été celle de M. Duperré. Il y a longtemps que le vaillant amiral menacé de laisser la loi ministérielle, comme une vieille carène démantelée; mais les supplications réitérées l'ont toujours retenu sur son banc de quart. Au fond, il y a pourtant une autre raison; mais elle ne se dit qu'en confidence; c'est que l'amiral n'est pas personnellement riche; et il a des raisons à se donner.

L'honnêteté et le respectabilité des ministres, et ils se précipitent aux émeutes avec en apparence et résolu à courir les chances de la session. Pour augmenter le nombre des voix libres, M. Guizot a fait un appel désespéré à tous les fonctionnaires qui sont attachés à une résidence temporaire. M. Chateaubriand est déjà arrivé à Paris; tout ce qui est en même temps ambassadeur ou chargé d'affaires et député sera là dans les premiers jours de la session. Les préfets ont reçu des instructions précises pour activer le départ des membres du centre. M. Guizot et M. Duchastellier ont écrit des lettres confidentielles et pro-

cher; je vous défends de regarder à l'argent. — Mon sieur sera tué, avait répondu en s'inclinant son fidèle employé; j'aurai soin que la dépense arrive à un total qui effrayerait un roi. Tous les nobles de la Sicile s'étaient rendus à Palerme; tous étaient parents ou alliés au premier, au second ou au sixième-dix-septième degré des familles Villa-Terme ou Paternò; une foule de curieux étaient venus pour voir; un nombre très-bon nombre de films les avaient suivis, sans d'avoir une occasion d'exercer leur industrie. La cérémonie dont on parlait tant, depuis Malte jusqu'à Tréte, devait avoir lieu le mercredi; le mardi Filippo disparut. Vous pouvez juger si on le chercha partout; mais ce fut bien inutilement; l'on n'obtint au linde de ce qu'il avait pu devenir.

Chaque soir il se rendait d'habitude de la villa de son père à Monte-Cali, afin d'y surveiller les préparatifs qu'il avait ordonnés; c'est là qu'il voulait aller passer la lune de miel. Le mardi en question, il en prit le chemin, seul, suivant son usage; il n'aimait pas à se faire accompagner. Il était à cheval à dix heures du soir, deux paysans le rencontrèrent, trottant rapidement sur le grand chemin; depuis, personne ne pouvait en dire la moindre nouvelle.

Quant à la consternation, au désespoir de Léonora et de toute la famille Villa-Terme, c'est ce qu'il faut resouvenir à décrire.

Palerme entier oubliait le boire, le manger, le dormir, pour se occuper, pour se parler que d'un incident aussi étrange.

On apprit presque aussitôt qu'un corsaire algérien avait été signalé, courant, dans cette fatale soirée, des bordées le long de la côte; on vit que quelques canots s'étaient jetés à terre, non loin de la ville, afin de venir enlever quelques Siciliens.

La Sicilienne était alors un article de commerce fort recherché sur les marchés de Smyrne, de Constantinople, des états barbaresques. La Sicilienne valait bien pour un pichs, cinq ou six mille piastres.

(La suite au prochain numéro).

santes pour les engager à montrer du zèle et de la ponctualité; les journaux ministériels renchérisse sur le tout et battent le rappel. On assure que le congrès général Bugeaud n'a été accordé que dans son intérêt et avec cette pensée. Du reste, le gouverneur de l'Algérie non mérité depuis huit mois le voyage qu'il fait aujourd'hui. Comme précurseur de son retour, il a publié sa brochure, et se propose de porter à la tribune un petit discours algérien, destiné à produire de l'effet. Avec un homme comme le général Bugeaud, un gouverneur n'est réellement pas maître de la conduite des affaires en Algérie. C'est un esprit piqué et vaniteux, avec les qualités du soldat et les prétentions de l'homme de lettres. M. Bugeaud, sans le savoir, croit régner en lui César et Cincinnatus. Comme César, il bat les Bédouins et écrit la gloire d'Asiique; comme Cincinnatus, il se dépose dill, de son uniforme pour brier un bœuf modèle, et tracer le premier sillon dans les plaines de la Mitija.

(Suite et fin de l'art de d'hier.)

Deux ans après ce premier succès, le comptoir d'Astoria avait établi cinq succursales sur des points rapprochés. Mais la guerre de 1812 ayant éclaté entre les Etats-Unis et l'Angleterre, cette dernière envoya, à l'instigation de la compagnie du Nord-Ouest, un vaisseau de guerre qui s'empara d'Astoria. Profitant du déménagement forcé de ses bureaux, la compagnie britannique s'établit solennellement sur les côtes du Columbia et de ses affluents.

Après la paix étant rétablie, les Américains stipulèrent, par le traité de Ghent, que le comptoir d'Astoria leur serait rendu; mais les Anglais n'entendaient pas, en faisant cette concession, abandonner leurs prétentions sur le territoire environnant. L'Oregon devint alors un gremer à contestations sur lequel s'abattirent au foule de courtilles. Les Espagnols et les Russes en revendiquaient également le titre, chaque nation grossissant les découvertes accomplies par ses navigateurs et diminuant celles de leurs rivaux. C'étaient les Russes qui possédaient sur la côte Nord-Ouest les établissements les plus nombreux et les plus solides. Après s'être assis dans la partie septentrionale, ils avaient, en 1812, fondé plusieurs comptoirs dans la Californie vers le 38° de latitude. Mais et par des édictelements survenus depuis, l'état des choses s'est un peu simplifié.

Les Etats-Unis et l'Espagne, par leur traité de 1819, ont convenus qu'une ligne tirée suivant le 42° degré de latitude, depuis les Montagnes-Roches jus qu'à l'Océan Pacifique, serait la limite septentrionale du territoire espagnol (maintenant mexicain); les espagnols cédant, par le même traité, aux américains, tous leurs droits sur la portion de la côte septentrionale. D'un autre côté, la Russie, par un traité conclu en 1824 avec les Etats-Unis, et par un autre traité conclu en 1825 avec la Grande-Bretagne, s'engage à ne point fonder de nouveaux établissements au sud du 54° degré de latitude, à condition que les deux puissances susdites n'en établiront point au nord de ce parallèle. Il ne reste donc plus de litige que pour la portion de côte comprise entre le 42° et le 54° degré de latitude. Les anglais possèdent sans contestation la partie la plus septentrionale de cette étendue; les américains, la partie la plus méridionale; mais les uns et les autres veulent enclore dans leurs limites le vaste bassin de Columbia, qui est le principal point en litige.

Les Etats-Unis appuient leurs prétentions sur la découverte de Columbia, par Gray.

Sur l'exploration de son territoire par Lewis et Clark;

Sur sa colonisation première par des citoyens des Etats Unis;

Sur la reconnaissance tacite de ces droits par le gouvernement anglais, lorsqu'il ordonna, sans aucune réserve la restitution d'Astoria, en vertu du traité de Gand;

Sur l'acquisition, par les Etats Unis, de tous les droits de découverte appartenant aux Espagnols;

Enfin sur le droit de contiguïté du territoire.

Les plénipotentiaires anglais répondent:

Qu'a la vérité Gray est entré le premier dans le golfe formé par l'embarcadere de Columbia; mais que ce golfe a été aperçu, en premier lieu, par l'anglais Meares, et que l'anglais Broughton a le premier remonté le cours proprement dit de la rivière, prenant possession de ses bords, au nom du roi de la Grande-Bretagne;

Que les agents de la compagnie du nord ouest ont exploré les affluents de Columbia, en même temps que M. Lewis et Clark, et ont les premiers fondé des établissements sur leurs bords;

Que la restitution d'Astoria a été accompagnée de rétrocessions verbales;

Que les titres cédés par les Espagnols aux Anglais avaient été précédemment primés par le traité conclu, en 1793, entre l'Angleterre et l'Espagne, traité suivant lequel les deux parties contractantes se reconnaissaient mutuellement le droit de parcourir et de coloniser les portions non occupées des régions situées à l'ouest des Montagnes-Roches; en qu'on dit le même traité fait justice du droit de contiguïté, puisqu'à cette époque la Louisiane appartenait à l'Espagne.

Dans cet état de choses, et dans l'impossibilité de s'entendre, les plénipotentiaires anglais et américains convinrent, en 1818, que le territoire contesté serait, pendant dix années, également ouvert aux citoyens des deux pays puis, en 1827, que cet arrangement subsisterait durant un temps indéfini, seul le droit réservé à chaque partie contractante d'en provoquer l'annulation par une déclaration faite une année d'avance.

En adoptant en compromis, les négociateurs américains avaient pensé faire leur part aussi belle à l'espérance aventureuse de leurs compatriotes qu'à celui des Anglais. Mais ceux-ci n'avaient qu'à conserver, et les autres avaient à reculer.

Si les Anglais ont pour eux les considérations tirées de leurs intérêts présents, les Américains ont celles bien plus puissantes de leurs intérêts à venir. En effet, pour les uns il ne s'agit que de conserver un comptoir commercial et un pied à terre politique qui ne peut être ni fort, ni durable; pour les autres, il s'agit, en quelque sorte, d'une terre promise qui est leur porte sur un côté du monde, qui complète leur puissance et aggrave leur existence. L'Amérique ne peut ni fermer cette porte à ses destins, ni renoncer à cette partie d'elle-même. L'Angleterre sera donc chassée de là par ce qu'elle doit être, mais son ambition n'a pas pour habitude de lâcher prise, sans y être contrainte, et nous ne répétons, les Etats-Unis se trouvent peut-être obligés d'en venir là.

(Journal du Havre.)

Des Marques.

Le Morning-post continue hier l'article sur le sort de notre établissement dans l'Océan Pacifique.

On dit dans les cercles réglés comme par soi-même informés que le gouvernement français vient de recevoir des nouvelles des Marques, et que ces îles contiennent dans un rocher de la nature la plus précieuse. Ces îles sont fermées, dit-on, la nouvelle du massacre de l'île de l'Or que l'amiral Dupetit-Thouars avait commis dans l'île, investi du commandement. On croit que les indigènes se sont soulevés contre les hommes qui avaient été envoyés par le malheureux officier, et que tous les français dans l'île ont péri sous les coups et les tentatives des sauvages. Les mêmes nouvelles portent qu'un vaisseau de guerre anglais venait d'arriver en vue du groupe des Marques.

Heureusement, il est très probable que cette désastreuse nouvelle est inexacte et qu'il d'autre origine que l'incident suivant, relaté dans une lettre écrite par un jeune marin faisant partie de l'expédition, et publiée par le Journal de Cuern.

Nous avons eu une petite attaque à Vaitahu o'ensi menée par une révolte des sauvages qui voulaient enlever les canons que l'on avait apportés à terre; mais on a enlevé une partie de l'équipage et l'ordre a été rétabli. Nous avons pu en ôter six du roi, qui est âgé de treize ans; nous avons emmené avec nous à Nukahva. On a bâti dans cette île un fort, une canonnière entourée de fossés remplis d'eau, et nous avons transporté à terre cinq canons, deux obusiers, deux canons à feu, une canonnière et autres armes nécessaires. Ce petit engagement, qui a eu lieu dans la montagne, a duré une heure; nous n'avons perdu deux hommes. L'occupant des îles Marquises va fournir un point de relâche de la plus haute importance.

FAITS DIVERS.

Le roi de Naples vient de rendre un décret portant sur l'oppression des jeux de Bourse sur les fonds publics comme sur les marchandises. Ce décret rend les agents de change et courtiers responsables de la réalité des affaires faites par leur entremise; il les punit de l'emprisonnement pour une première infraction, et de la destitution, en cas de récidive.

On lit dans le Journal des Chemins de Fer:

Ainsi que nous l'avons annoncé, à plusieurs reprises, les entrepreneurs, MM. Bruny et Mac Kenzie, ont bien voulu terminer les travaux du tunnel de Kolbehnise pour la fin du mois de décembre dernier. L'événement a justifié les prévisions et les calculs des ingénieurs. Ce tunnel, long de 2.625 mètres, et pratiqué dans un terrain qui n'était pas sans difficultés, est maintenant à son dernier degré d'achèvement. Dans une réunion qui a eu lieu à Bernovi, il y a quelques jours, les ingénieurs qui ont dirigé ce grand travail, et ceux de sections voisines, ont été joyeusement ce nouveau pas vers l'achèvement total de la ligne.

On lit dans le Phare d'Alexandrie:

Le vice-roi est arrivé au Caire le 14 courant, en très bonne santé et a reçu MM. les consuls-généraux d'Angleterre, de France et de Russie.

S. A. Ibrahim-Pacha est arrivée dans cette capitale le 1er décembre et en est repartie le 8 au matin pour la Haute-Egypte, où elle séjournera six semaines. S. A. va visiter ses domaines et ses fabriques de sucre qui prennent de jour en jour plus de développement. Dans un de ses prochains numéros nous parlerons plus au long de ces établissements que la main habile et les soins particuliers de S. A. Ibrahim-Pacha ont rendus capables de fournir à la consommation un sucre très raffiné et du blun dont l'exportation s'empare sans doute bientôt.

MOUVEMENT DU PORT

DE MONTEVIDEO.

Arrivés du 2 et 3 mai

Buenos-aires trois mats français Rio suit pour le Havre.

Brik français Plata, Maldonado. Gaiette anglaise Paris, Maldonado. Brik anglais St. George avec vaches moutons, etc.

Départs.

Il est sorti 3 navires Sables pour Maldonado. Buenos-aires brik gaiette Brésilien Lariano. Maldonado brik et paquebot anglais avec Des Amis.

Liverpool brik anglais Wilson. Brik Brésilien Varato suit pour Buenos-aires. Laques gaiette Deux Freres pour Rio Janeiro.

Brik gaiette Brésilien Aigie pour Buenos-aires. Gaiette Carmen pour Buenos-aires.



Ouvelles du soir (Constitucional).

Les communications du général Rivera, datées de Macie, 23 avril, rapportent que les divisions des généraux Avales et Ramirez occupent le territoire de Corrientes.

On assure que le tyran Cabral, avec 5 de ses satellites, échappés à la poursuite des défenseurs de la liberté de Corrientes, est arrivé à Buenos-Ayres, où il se garde bien de se montrer en public.

AVIS.

Nous avons l'honneur de prévenir le public que le nommé Etienne Lacoste, natif d'Olom (Basses-Pyrénées) entré chez nous le 22 septembre 1842, n'est plus à notre service depuis le 29 mars jour où nous le fîmes arrêter par la police à cause de sa conduite indécente, les objets qu'il nous avait volés, trouvés dans ses valises et ses effets écrits par lui-même ne laissent aucun doute sur sa moralité. Après l'avoir fait plager, ayant fait diverses recherches dans notre magasin, nous avons découvert de nouveau le manque de plusieurs pièces, soient données en paiement pour objet à son usage, ou en cadeau. Le compte a été accepté par lui. Ces pièces ne sont pas les seules que nous ayons à lui réclamer, car, après de nouvelles recherches, il nous manque une montre 16 lignes cadran émail, cuvette or mat ciselé, ouvrage représentant un bouquet de fleurs en relief, portant le n° 45,626, et de plus plusieurs bagues, or, roses et brillantes. Tous ces objets, si l'objet n'est en nier le vol, c'est pourquoi nous prions les personnes qui auraient reçu en cadeau ou acheté à ce jeune homme des marchandises en dehors de notre maison, de vouloir bien nous donner des renseignements que la police ne manquerait pas de découvrir, cela dit pour la sûreté des personnes ignorant la source d'où pouvaient provenir les objets qu'elles auraient pu recevoir ou acheter. Montevideo, le 2 mai 1843.

A. POTTIER et E. LEROUX
Tienda de la Ciudad de Paris.
Calle San-Francisco.

AUX VOLONTAIRES FRANÇAIS.

Nous invitons les volontaires français qui voudront faire partie de la compagnie auxiliaire d'artillerie sous le commandement du capitaine Alazard, de se faire inscrire hors du marché, maison Esteva, près du Café de l'Uruguay.

Actos á los Elaboradores de Pan.

Los rematadores del derecho impuesto por el Superior Gobierno á los Sres. panaderos, hacen saber que D. Santiago Tobal ha cesado desde el 21 del corriente, en representarlos. En su consecuencia está exonerado de todo cargo en este ramo. Los Rematadores.
WEILL y Ca.

AVIS.

- Aux amateurs des talents et secrets, intéressants Mr. Le Centre s'engage d'apprendre aux amateurs le manière de gagner beaucoup d'argent dans peu de temps.
1. Pour apprendre à faire la poudre à Canon et de chasse.
 2. Idem pour graver sur le marbre avec facilité.
 3. Idem pour la poudre de fusil à piston.
 4. Idem pour faire la poudre de Jupiter tonnant.
 5. Idem pour faire la Cidre à perfection.
 6. Idem pour faire du bon vinaigre avec de l'eau.
 7. Idem pour Graver sur le fer blanc.
 8. Idem pour Graver sur le fer ou acier.
 9. Idem pour Graver sur les métaux d'artillerie.
 10. Idem pour argenter le Cuivre et d'acier.
 11. Idem pour Cuivre le fer.
 12. Idem pour faire les arbres de Batome.
 13. Idem pour changer le vin rouge en blanc.
 14. Idem pour tondre le marbre rompu.
 15. Idem pour fondre à instant une Barre de Fer.
- Les personnes qui voudraient bien l'honneur de leur estimer s'adresseront chez Lelièvre en face M. Roullier au Café de la Cocarde, de 9 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir, etc., etc.

VOLONTAIRES FRANÇAIS.

DEUXIEME BATAILLON.

Volontaires.

M'étant déjà réuni à tant de cœurs dignes d'être français, j'ai rempli une liste de braves et je me sers de la voie du journal pour prévenir tous ceux qui ne seraient pas entolés jusqu'à ce jour de passer chez moi, rue Buenavista, maison Lima où ils trouveront des amis tous voués à la noble cause que nous défendons. Puisque c'est notre liberté!

Le capitaine, DULAC.

LEGION DES VOLONTAIRES FRANÇAIS.

Avis aux Marchands Bouchers.

Ceux qui voudront soumissionner pour fournir de la viande fraîche à la Legion Française, se présenteront à l'Etat Major, rue San Carlos, près le Cabildo.

Avis au Commerce.

Tous ceux qui auraient à vendre de la viande salée sèche ou en bœufs, haricots, ris, vin de Bordeaux, café, tabac, bois à brûler et autres objets de consommation, sont invités à présenter leurs échantillons avec les plus justes prix à l'Etat Major de la Legion, rue San Carlos, à côté du Cabildo.

Tout doit être de bonne qualité.

Bataillon des Volontaires Français.

Le Bureau d'Etat major du Bataillon, est installé rue St. Charles, maison Pernin à côté de la Police, en face le magasin du Pavillon Français.

Avis aux Boulangeries.

Les boulangeries qui voudraient traiter pour la fourniture du pain journalier nécessaire à la Legion, sont invitées à se présenter à l'Etat Major de ce corps où il leur sera donné connaissance des conditions du marché.

BATAILLON

De Volontaires Français.

1re COMPAGNIE DE VOLTIGEURS.
Le capitaine de la 1re compagnie de voltigeurs fait savoir à toutes les personnes inscrites dans sa compagnie, et qui n'ont pas de fusil de vouloir bien passer chez M. Jérôme, Estaminet Français, rue des pêcheurs, où il leur sera délivré des fusils français.

Montevideo, 15 av. il.

Le commandant de la compagnie

POYSEINJEAN.

Les personnes faisant partie du Régiment des Volontaires Français sont priées de réclamer de leurs capitaines respectifs, leurs bulletins d'inscription, afin d'obtenir de Mr. le Chef de Police l'exemption de la patente extraordinaire imposée aux neutres.

2me. compagnie dite de la COCARDE

chez M. Roullier, [Sénateur],
Tous les français voulant faire partie de cette compagnie, peuvent se présenter aujourd'hui jeudi et jours suivants chez M. Roullier [Sénateur] au Café de la Cocarde où ils recevront des armes et des munitions.

2me. compagnie séd. itaire.

Les Volontaires faisant partie de la dite compagnie, sont prévenus que M. Bocciardy, nommé capitaine en remplacement de M. Aubriot, démissionnaire distribuera dorénavant le reste des armes nécessaires à l'armement général de la compagnie dans son habitation connue sous la dénomination de M. Cazos. Le vivres y seront également distribués de 9 à 11 heures.

REMATE.

POR RAFAEL RUANO.

Que'nsion de muebles.

En la corte situada en la calle de Santo Tomas, en la esquina de la Ciudad al una cuadra por el norte la última sobre la derecha.
El Martes 22 a las diez en punto empezará la venta precisamente a la una a la postura, por sus naves au dueño del piso, de los libros y muebles existentes en dicha casa, los que se pondrán de manifiesto al tiempo de la venta.

AVIS DIVERS.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une seule feuille la Marseillaise, le Chant du Départ, le Veillons au salut de l'Empire et la Parisienne.

AVIS A MM. LES OFFICIERS.

A l'armurerie de Monet l'on vend des sabres avec ceinturon à 6 patacons.

AVIS.

M. Jean Pascal Lucas est prié de passer chez MM. Plané frères, rue des Juifs, n. 38, de midi à deux heures, pour affirmer qu'il n'est pas.

Monsieur Désiré Bocciardi, capitaine de la 5e compagnie des Volontaires Français 2e bataillon, demeure rue des Fossés du Marché à gauche, maison Caseaux. Avis aux Français qui désireront faire partie de cette compagnie.

La société qui a existé entre MM. Guillaume Lelièvre et André Miquel est de aujourd'hui dissoute à l'amiable et le passif restant à la charge du premier. Cette publication aura lieu pendant trois jours.

Le Gérant Jh. RAYNAUD.

Imprimerie Orientale, dirigée par Jh. RAYNAUD.